

Paradis perdu

L'odeur de la papaye verte de Tran Anh Hung

Gilles Marsolais

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [Paradis perdu / *L'odeur de la papaye verte* de Tran Anh Hung]. *24 images*, (68-69), 62–62.

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE DE TRAN ANH HUNG

Paradis perdu

PAR GILLES MARSOLAIS

Le Viêt-nam des années 50. Une petite campagnarde de 12 ans, Mùì, entre comme servante au service d'une famille de Saïgon où on a le culte de la musique. Mùì vit dans la dignité malgré ses problèmes, dont celui du père volage qui dilapide le peu d'argent à entrer dans la maison. À l'ombre de la présence tutélaire de la femme de maison délaissée qui subit son sort avec abnégation, selon la tradition, cette jeune fille deviendra progressivement une femme désirante et désirable pour qui se posera le même dilemme des rapports complexes entre la servitude et l'amour. Ce film de Tran Anh Hung, né au Viêt-nam et naturalisé Français, offre la particularité d'avoir été entièrement tourné en studio, en France, à Bry-sur-Marne, mais on ne sent vraiment le studio que dans le tout premier plan, et cette sensation s'évanouit rapidement grâce aux longs plans-séquences qui restituent admirablement une atmosphère «d'avant le chaos». À travers la dignité des comportements, dans le bruissement imperceptible du va-et-vient des gens, sur le ton feutré de la survie quotidienne, et malgré la représentation discrète de la soumission de la femme qui se doit de s'effacer devant les siens, il évoque comme une sorte de paradis perdu, datant de cette époque bénie des dieux, mythique, d'avant les grands bouleversements. Un état de grâce rare au cinéma!

Parmi les vingt-six films en lice, *L'odeur de la papaye verte* a reçu à juste titre le prix de la Caméra d'or attribué à



Mùì (Lu Man San) et la vieille Ti (Nguyen Anh Hoa).

une première œuvre toutes sections confondues. Un choix d'autant plus judicieux que ce film risquait de passer inaperçu vu son extrême discrétion. Coupé du monde extérieur et des rumeurs de l'Histoire en marche, à peine évoquée par quelque rare bruit d'avion, il s'apparente à un huis clos du fait que l'action se déroule pour l'essentiel dans la cour intérieure de la maison et dans les pièces qui la jouxtent, salle de séjour où le père joue de la musique traditionnelle, et cuisine où la jeune fille apprend tout de l'art culinaire et de l'art de vivre. Et même, en apparence, il ne se passe rien dans ce film d'atmosphère, pour qui n'est pas attentif à ces bruissements, à ces signes discrets. Mais tout le bonheur du spectateur est là, précisément, dans cette lecture attentive du moindre détail qui acquiert une signification.

Certes, ce premier long métrage n'est pas sans défauts et, à cet égard, la métaphore de la papaye verte, reliée au souvenir d'enfance des gestes maternels, dans l'esprit du réalisateur, n'est pas très bien développée. Cela est un peu gênant dans la mesure où elle fournit au film son titre.

Et la représentation de la soumission de la femme selon la tradition vietnamienne, qui transparaît en filigrane, pourra en indisposer plus d'un ou d'une: le film suggère que l'amour libère la femme de sa servitude, laquelle serait ainsi sublimée, tout en l'y enfermant davantage...

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE

France 1993. Ré. et scé.: Tran Anh Hung. Ph.: Benoît Delhomme. Mont.: Nicole Dedieu. Mus.: Ton That Tiet. Int.: Tran Nu Yên-Khê, Lu Man San, Truong Thi Loc, Nguyen Anh Hoa, Vuong Hoa Hoï. 103 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.